

N'oublions pas une discussion assez vive et fort piquante qui a eu lieu à la chambre des députés à l'occasion des promotions et des promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. M. de Salvandy a été blâmé pour sa prodigalité de cordons. M. Lherbette, de la gauche, et M. Chaix-d'Est-ANGE, du centre, ont été d'accord sur ce point, et l'on a fait observer que 50,117 légionnaires sur une population de 55 millions d'habitants donne une décoration sur 700 habitants; or, de ce dernier chiffre, comme il faut déduire moitié pour les femmes, moitié du surplus pour les enfants, puis enfin moitié du reste pour les hommes ne sachant ni lire ni écrire, il devient évident que sur 120 citoyens français adultes et pouvant signer leur nom, il se rencontre un légionnaire. Cela peut être, comme on l'a dit, fort utile à la fabrication des rubans, mais non à la propagation des grands sentiments et des dévouements sublimes.

L'accord qui s'est rencontré à la Chambre pour blâmer le prodigieux Excellence de l'instruction publique, ne s'est pas, nous devons l'avouer, retrouvé dans la presse. Si la gauche et le centre ont donné en même temps au Palais-Bourbon, il y a eu dans les journaux infiniment moins d'ensemble. Il y a même tel journal où la guerre civile semble avoir éclaté entre les écrivains du premier étage et ceux du rez-de-chaussée. Le même journal, aux colonnes supérieures duquel nous venons d'emprunter la statistique critique des légionnaires, parle bien différemment dans son feuilleton de M. de Salvandy, de ses promotions déclarées et de ses promotions *in petto*. Voici la lettre ministérielle qu'il reproduit, lettre adressée à M. Vignet, président de la Société des gens de lettres :

« Mon cher président, j'ai l'honneur de vous informer que le roi a nommé chevaliers de la Légion d'honneur, dans la Société des gens de lettres, MM. Gozlan, de Bazancourt, Hippolyte Lucas, Léon Halevy, Ernest Alby, Arsène Houssaye. Ce ne sont ni tous les noms dignes de cette distinction, ni tous ceux sur qui je voulais l'appeler. Quelques ajournements de très-courte durée n'empêcheront pas que tous mes vœux ne soient satisfaits, et que la Société n'apprécie combien le gouvernement du roi tient à honneur de marquer sa bienveillante estime pour les travaux de ses membres.

« Exprimez ce sentiment comme vous savez faire, mon cher président, et recevez les nouvelles assurances de mon sincère attachement.

« SALVANDY. »

Nous trouvons l'explication des ajournements auxquels M. de Salvandy a été condamné par ses collègues dans le discours de M. Chaix-d'Est-ANGE : « On dit qu'à l'occasion de la fête du 1^{er} mai, un ministre, qui ne n'a pas besoin de nommer, aurait donné les croix avec une telle prodigalité, que les autres membres du gouvernement s'en seraient inquiétés, à ce point qu'il y aurait encore en portefeuille une réserve retenue par la prudence du cabinet tout entier, une ordonnance comprenant soixante nominations, qu'on n'aurait pas encore osé produire, mais qui se produiront peu à peu. Ce n'est pas tout. On ajoute que M. le ministre, craignant de manquer de sujets, aurait écrit une circulaire dans laquelle il demandait qu'on voulût bien lui signaler les talents ignorés qui font la gloire de la France. (On rit.) Mais je dois dire que je suis convaincu que M. le ministre de l'instruction publique est trop pénétré de l'importance de la distinction dont il s'agit, pour jamais la discréditer par une prodigalité irréfutable. »

ROME ET SES SOLENNITÉS. — Notre ambassadeur à Rome, M. le comte Rossi, va avoir à négocier avec les conclaveistes, pour faire, sinon prévaloir le cardinal dont l'élection serait la plus désirable pour la France, du moins écarter celui dont le choix lui serait le plus antipathique. Voici, d'après *l'Univers*, la composition actuelle du sacré collège. Il comprend 62 cardinaux dont 6 évêques, 48 prêtres et 8 diacres. Deux sont de la création de Pie VII, 7 de Léon XII et 53 de Grégoire XVI. Ils sont ainsi répartis, selon la nationalité : 32 des États de l'Église, 7 italiens des États soumis à l'Autriche, 2 autrichiens, 7 des États de Sardaigne, 6 des Deux-Siciles, 2 de Toscane, 3 français, 1 espagnol, 1 portugais, 1 anglais (Monsieur Acton, né à Naples), 1 belge. Le plus jeune est le cardinal Riario-Sforza, archevêque de Naples, né le 5 décembre 1810; le plus vieux, le cardinal Tadini, âgé de quatre-vingt-six ans. Des trois cardinaux français, deux seulement sont en route pour Rome, MM. de Bonald et de Latour d'Auvergne. M. Bernet, archevêque d'Aix, est retenu par l'état de sa santé.

Nous avons reçu un bulletin des cérémonies qui ont eu lieu jusqu'à ce jour dans la ville pontificale. Aussitôt après la mort de Grégoire XVI, le cardinal-camerlingue s'est rendu au palais. Le mort avait le visage couvert d'un voile blanc. Quand le voile a été enlevé, le cardinal a frappé trois fois sur la tête du souverain pontife avec un petit marteau d'argent, et l'a appelé trois fois par son nom de baptême; puis il s'est tourné vers les assistants et a dit : « Le pape est réellement mort (*il papa e realmente morto*). » Il a constaté la mort et l'a notifiée au sénateur romain; celui-ci l'a fait, à son tour, annoncer à la ville par la cloche majeure du Capitole, à laquelle répondaient toutes les cloches des églises de Rome.

Après avoir été embaumé par les cubiculaires, le corps a été revêtu des habits pontificaux, robe blanche et camail cramoisi, et transporté du Quirinal au Vatican. Le cortège a suivi les rues qui forment, à Rome, la voie Papale, *strada Papale*. Des dragons, des massiers portant des torches, des trompettes, des pénitenciers de Saint-Pierre portant des flambeaux allumés et récitant l'office des morts, et des gardes suisses accompagnaient la litière sur laquelle reposait le corps, et qui était portée par des mules blanches caparaconnées de deuil. Un détachement de carabiniers et des pièces d'artillerie terminaient le cortège funèbre, éclairé sur tous les points de sa marche par de grandes torches.

Arrivé à la chapelle Sixtine, le corps a été placé sur un lit de parade en damas rouge, broché d'or. Des cierges brûlaient autour. Les pénitenciers de Saint-Pierre, rangés auprès,

récitaient pendant trois jours l'office des morts. Deux et quelquefois quatre gardes nobles se relèvent successivement. Le quatrième jour, le corps a dû être transporté dans la basilique de Saint-Pierre, à la chapelle du Saint-Sacrement, et déposé sur une estrade de manière que les pieds, placés en dehors de la grille qui ferme l'entrée de la chapelle, puissent être baisés par le peuple.

TAHITI. — Les dernières nouvelles de Borabora (archipel de Tahiti), ont appris que la frégate *Uranie* et le bateau à vapeur le *Phaéton*, avaient été expédiés à Huahine, pour commencer par cette île la soumission des îles sous le vent, qu'ils devaient terminer par celle de Borabora.

Le *Times* prétend que la reine Rapaia, souveraine de Huahine, s'étant refusée à se mettre sous le protectorat de la France, le commandant de l'expédition, après lui avoir accordé quatre jours de réflexion, a débarqué 500 hommes qui ont trouvé une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, 2,000 indigènes étaient en mesure de repousser l'attaque, et les Français ont été obligés de se rembarquer avec perte de cinquante hommes tués et un grand nombre de blessés. A la tête des indigènes, dit le *Times*, se trouvaient quelques Anglais et Américains.

Cette nouvelle mérite confirmation.

HAÏTI. — Les nouvelles, à la date du 10 mai, annoncent la cessation des hostilités; la confiance commençait à se rétablir. Les bandes des *Piquets* ont été battues et dispersées; il n'en reste que quelques débris.

Le nouveau président montre de l'activité, des intentions assez conciliantes, et jusqu'à présent du respect pour la constitution très-démocratique de 1816, qu'il a remise en vigueur.

Le contre-amiral Laplace et le commandant Lartigue ont fait comme un échange de corvettes : la *Blonde* a rallié l'escadrière des Antilles, la *Naiade* est venue rejoindre la station d'Haïti. Le brick le *Cassard* est à présent commandé par le capitaine de corvette Roquemaurel.

On dit que le consul général, qui a quitté la *Thétis* depuis deux mois, continue de résider à San-Yago (Cuba). Un chanceux à Port-au-Prince est le seul fonctionnaire français du consulat général auprès de toute la république haïtienne.

ÉTATS UNIS. — On a reçu des nouvelles de New-York du 19 mai par le *Yorkshire*. Celles du *Cambria* s'arrêtaient au 16. Un navire arrivé le 9 à la Nouvelle-Orléans, avait apporté du théâtre de la guerre des nouvelles jusqu'au 29 avril. Une deuxième affaire a eu lieu entre les troupes américaines et mexicaines, dans la distance qui sépare Matamoras de la Pointe-Isabelle. Le corps du général Taylor a subi un nouvel échec. Un corps de 70 volontaires en voulant rejoindre le camp de ce général, a été défait par les Mexicains. Ceux-ci ont entièrement enveloppé le camp et coupé toutes ses communications. Le corps qui a défilé le détachement de volontaires se composait de 1,500 hommes, dont 50 ont péri dans l'engagement. On présume que c'est un détachement du corps qui, à l'époque des dernières nouvelles, avait traversé le Rio-Grande, à 20 ou 25 milles au-dessus de Matamoras, et que l'on évalue à 5,000 hommes. On croit qu'il avait fait un circuit pour se porter à l'est du camp du général Taylor. Il y avait de plus, en dernier lieu, 5,000 Mexicains sur le Rio-Grande, dont moitié au-dessous et moitié au-dessus du camp américain. Le général Taylor n'avait plus que pour dix jours de vivres.

CHILI. — Des lettres de Valparaiso, portant la date du 1^{er} avril, annoncent qu'une émeute formidable a éclaté dans cette ville, à l'occasion de l'élection des députés.

Vingt à trente personnes ont trouvé la mort dans ces troubles, d'autres ont été blessées, d'autres enfin ont vu leurs magasins et leurs maisons pillés par la populace ameutée. L'ordre a été rétabli.

Le consul français, d'accord avec le commandant du navire de guerre le *Génie*, ainsi que le commandant du navire de S. M. B. la *Daphné*, ont offert au gouverneur un corps de troupes de débarquement pour protéger leurs nationaux; mais ce secours n'a pas été nécessaire, et ils se sont contentés de stationner toute la nuit dans des canots armés, le long du rivage.

PORTUGAL. — Le duc de Palmella avait adressé, dès le 21 mai, aux gouverneurs civils des provinces une circulaire qui pouvait être considérée comme le manifeste politique du nouveau ministère. Il leur annonçait toutes les mesures adoptées conformément aux vœux de la révolution, et insistait pour l'adoption immédiate de tous les moyens propres à rétablir la tranquillité et la confiance publique. Il engageait toutes les juntes à imiter l'exemple de celle de Leiria, en envoyant leur adhésion sans restriction aux décrets de la reine. On sait que, en effet, cet exemple a été suivi par un certain nombre de juntes. Mais il en est plusieurs qui manifestent l'intention de rester organisées pour surveiller la marche du gouvernement et l'exécution des décrets, et cela jusqu'à l'époque où la représentation nationale entrera en fonctions.

La correspondance ministérielle de Madrid ajoute : « Les dernières dépêches reçues de Portugal vont, dit-on, jusqu'au 5 juin. Le ministère portugais, forcé de souscrire au vœu populaire, a ordonné : 1^o une amnistie pour les délits politiques; 2^o l'armement de la garde nationale, et 3^o la dissolution du conseil d'état. »

Pour remplir le programme des juntes, il n'y a plus que deux concessions à faire : convoquer les cortès constituantes et nommer un ministère indépendant de la cour et de l'étranger, c'est-à-dire remettre le pouvoir aux septembristes.

BELGIQUE. — Il se passe actuellement en Belgique un fait de la plus haute gravité. Pour renverser le ministère catholique de M. de Theux, une grande et active coalition s'organise dans tout le pays sous le titre d'*association libérale*. Tous les électeurs qui appartiennent à cette opinion, et même un certain nombre de citoyens qui ne font pas partie du corps électoral, se sont réunis dans les principales villes. Dans ces assemblées on a discuté avec calme toutes les questions qui sont à l'ordre du jour, et l'on a préparé des candidatures pour les

élections prochaines. Chaque comité a nommé des délégués; ceux-ci ont commencé à se réunir à Bruxelles, dans un congrès central qui tient ses séances à l'hôtel de ville. Cet édifice a été mis à la disposition des électeurs libéraux par un arrêté du conseil municipal.

DÉSASTRES ET ACCIDENTS. — Le lundi 8 juin, à Lameaugon, bourg situé à environ 6 kilomètres de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), sur la rive gauche du Gouet, la foudre est tombée sur le clocher, qu'elle a dégradé d'une manière notable. Elle l'a attaqué à environ un mètre au-dessous de son couronnement, vers la partie nord, l'a sillonné sur tous les sens, a percé la toiture de l'église, et pénétrant dans l'intérieur, est allée se neutraliser dans le sol. Malheureusement, au moment de ce sinistre, une foule considérable de paroissiens et d'habitants des communes voisines était réunie dans le temple pour assister aux vêpres et à l'instruction, lorsqu'une détonation semblable à celle d'une pièce de canon jeta la terreur dans cette assemblée. A ce coup inattendu les assistants tombèrent les uns sur leurs genoux, les autres sur leurs mains, et aussitôt partirent du fond de l'église les cris les plus lamentables. Une centaine de personnes avaient été atteintes, et la moitié d'entre elles avaient été plus ou moins blessées. On fit aussitôt évacuer les blessés sur le presbytère. Les plus gravement atteints, au nombre de cinq, furent déposés dans les maisons voisines. Leurs blessures, bien que leur faisant souffrir de vives douleurs, ne paraissent offrir aucun danger pour leur vie. Plus de quarante autres personnes ont éprouvé les atteintes du fluide, mais elles en seront quittes pour de légères brûlures au cou, aux bras et à la surface du corps.

— Des incendies nombreux se succèdent dans plusieurs de nos départements avec une rapidité, d'autres fois ils éclatent avec une simultanéité qui jettent l'incertitude dans l'esprit des magistrats et le désespoir et la terreur dans celui des populations. La haute Bourgogne a d'abord été le théâtre de ces malheurs ou de ces crimes. Bientôt après, il se sont étendus dans la Champagne, dans le Soissonnais, dans d'autres provinces encore. Dans un seul de ses numéros, le *Journal de l'Aisne* annonce treize incendies, commencements ou tentatives d'incendie qui viennent d'avoir lieu dans ce département. Le plus considérable de ces incendies est celui qui a éclaté mercredi 10 de ce mois dans le village de Mortiers, à 12 kilomètres de Laon; 54 maisons principales, 70 bâtiments de décharge, des granges, etc., ont été la proie des flammes. La perte est évaluée à 120,000 fr. On ne compte plus à Mortiers qu'une trentaine de maisons. La justice informe, et déjà une personne est arrêtée comme soupçonnée d'être l'auteur de ce désastre. Une femme de Laizny, canton de Vervins, a été mise aussi en état d'arrestation comme prévenue d'avoir tenté d'incendier sa maison.

On écrit de Vervins, 9 juin, à *l'Industriel de la Marne* :

« Les habitants de nos campagnes ne dorment plus; les maisons sont désertes, les ombrages de nos haies sont devenus des gardes-meubles. Chose incroyable, on y voit même des lits, et des lits tout montés. Une température extraordinaire ne favorise que trop ces folles émigrations. Mais que faire et que dire à de pauvres gens frappés de terreur? Le temps seul pourra les guérir. En attendant, on monte la garde dans les rues de chaque village, on fait des patrouilles, et tout voyageur inconnu est impitoyablement arrêté et contraint de faire connaître son nom, ses prénoms, son domicile, ses parents, ses amis et ses connaissances. Souvent même on ne lui fait pas grâce de la confrontation. »

— Un grave accident est arrivé, le 1^{er} juin, sur le chemin de fer bavaïse, près de Donauwerth. Par suite d'un déraillement au passage d'un excentrique, les mécaniciens et les conducteurs ont été tués, et un grand nombre de voyageurs ont été blessés plus ou moins gravement.

— Le 11 de ce mois, au moment où le convoi du chemin de fer parti de Bordeaux, à deux heures, pour la Teste, arrivait à la station de Pessac, l'un des tubes de la machine qui le remorquait fit explosion. A cet instant, l'eau qui était dans la chaudière se répandit dans le foyer et en fit jaillir une masse de fumée et de vapeur; la vitesse acquise amena promptement les voyageurs au milieu de ce nuage; aussitôt le cri de : « Au feu! » fut prononcé, et, sans réfléchir, quelques voyageurs, malgré les exhortations pressantes de plusieurs employés de la compagnie qui se trouvaient dans le convoi, ouvrirent les portières et s'élançèrent sur les accotements du chemin. Quelques secondes après, le convoi était dans la gare de Pessac, où voyageurs prudents et voitures étaient arrivés sans la moindre atteinte. Des contusions, écorchures ou entorses ont été le résultat de l'irréflexion et de cette panique. Une machine de secours réclamée à Bordeaux est allée prendre le convoi.

NÉCROLOGIE. — En tête des pertes regrettables dont la nouvelle est parvenue cette semaine, *l'Illustration* doit inscrire celle de M. Topffer. L'ingénieur et spirituel auteur du *Voyage en Zig-Zag*, des *Nouvelles Genevoises*, de M. Jabot, de M. *Cryptogame*, et de plusieurs autres albums charmants, vient de mourir à Genève à l'âge de quarante-huit ans. — M. le duc de Fitz-James est mort à Paris, jeune encore, mais épuisé par une longue maladie.

Inauguration du chemin de fer du Nord.

Nous arrivons trop tard pour entreprendre une narration détaillée de ces fêtes dont les journaux quotidiens ont fourni à nos lecteurs de longs comptes rendus. Cependant nous entreprendrons encore de faire rapidement ce voyage après eux, et de donner quelques détails, de retracer quelques épisodes omis par nos devanciers.

Quel est le lecteur qui ne sait pas depuis huit jours qu'un premier convoi est parti le dimanche 14 de l'embarcadère de Paris, à six heures un quart du matin; et qu'un autre l'a suivi à une heure de distance? On sait aussi que tous deux ont franchi l'espace qui sépare Lille de Paris en dix heures,

dont il faut défalquer les temps d'arrêt à Pontoise, à Clermont, à Amiens, à Arras. Mais ce qu'on ne sait pas, quand on n'a pas fait partie du convoi, ce sont les tentatives inutiles, les efforts vains et désespérés que les voyageurs privilégiés, excités par une soif caniculaire, ont faits à chacune des stations pour se rapprocher des fontaines de coco et des marchandes de cerises qu'ils apercevaient à distance. De peur d'accidents, et pour maintenir les stations et la voie à l'abri de l'invasion des populations riveraines, qui étaient toutes sur pied, les ordres les plus sévères avaient été donnés par l'administration du chemin de fer. Ils ont été rigoureusement observés, et les convois sont arrivés à Lille altérés, desséchés, et saufs à cela près.

Quel attrait ces privations ne donnaient-elles pas à l'arrivée et au banquet de Lille ! Mais entre ces deux événements de la journée un temps assez long devait s'écouler. La cérémonie religieuse, le défilé militaire, les allocutions se sont succédés, un incendie est même venu s'ajouter au programme ; il était sept heures quand on s'est mis à table.

Seize cent quatre vingt quatre convives y ont pris place, distribués, savoir : 56 à la table d'honneur, 408 à six tables de 68 couverts, et 1,240 à vingt tables de 62. On rendrait difficilement compte de l'effet magique que produisaient, sous une tente de l'étendue de la place Vendôme, des faisceaux d'armes et de drapeaux français et belges, des fleurs naturelles à profusion, 4 000 bougies et des cristaux sans nombre qui en multipliaient l'éclat.

Le repas avait été commandé à la maison Potel et Chabot de Paris, et cela au grand désespoir des artistes culinaires lillois. Aussi quand débarqua le bataillon des cent cuisiniers parisiens, il se vit accompagné de huées jalouses, et reçut tout autre chose que des bénédictions. Mais ces Vatel se sont piqués d'honneur. Les vins étaient frappés grâce à des convois de glace qui arrivaient successivement de Paris. Tout, moins le le poison venu d'Ostende, d'Anvers et de Gand, avait été apporté de Paris, même l'eau filtrée, recherche inconnue dans les Flandres. Enfin la table étincelait de deux mille cinq cents couverts et d'autant de petites cuillers que la maison Christoffe de Paris avait improvisées en quelque sorte pour la circonstance. — A neuf heures le service et les tostes étaient finis : chacun se levait de table.

A onze heures, le bal de l'hôtel de ville commençait. — A deux heures du matin, le lundi, eut lieu un premier départ de Lille pour Bruxelles ; puis un second à huit heures.

Ces convois ont dû attendre celui des princes pour faire leur entrée à Bruxelles. L'accueil que nous ont fait nos voisins a été noble, cordial et empressé. Si nous avons rendu hommage au banquet de Lille, nous devons, pour être juste, célébrer le bal de Bruxelles. C'était le vaste et monumental débarcadère du chemin même que l'on avait converti en salle de bal avec un art et un goût infinis. Le coup d'œil était magnifique, l'ordre admirable. Mais le jour est venu, l'orchestre s'est tu, la salle de bal est redevenue débarcadère, et les locomotives ont remplacé les quadrilles.

A deux heures du matin, le mardi, parlaient de Bruxelles des convois qui ramenaient aux Tuileries, au Luxembourg, au Palais-Bourbon, à la Bourse nos princes, nos pairs, nos députés et nos agents de change, sans compter une foule de journalistes qui n'ont pas manqué de donner à toute l'Europe des nouvelles de leur voyage, de leur santé et de leur appétit.

Courrier de Paris.

Le *Courrier de Paris* n'est pas mort, ainsi qu'auraient pu le penser les lecteurs de *l'Illustration* après un silence de vingt jours. C'est un Dieu qui lui avait fait ces loisirs, *Deus otia fecit* ; c'est le dieu de nos jours, la vapeur, et loin de jeter feu et flamme contre elle, nous lui en savons gré. Par cette température sénégambienne, la moindre course nous essouffle et nous rend tout haletants, sans compter (osons le dire) l'aridité du sujet et du terrain où nous cheminons de notre mieux, c'est-à-dire clopin clopant, tant la collection de ce *Courrier* si facile à faire... pour ceux qui n'en font pas, offre parfois de difficultés à notre inexpérience et pèse à notre faiblesse. Cela dit par manière d'entrée en matière, j'en viens à notre histoire.

Mais d'abord est-il nécessaire de revenir sur nos pas et de liquider l'arrière ? Depuis vingt jours, combien de faits échappés à notre contrôle, combien de bruits qui n'auront pas trouvé leur écho dans *l'Illustration*, que d'événements fugitifs désormais perdus pour nos fugitives annales ! Esclaves de la date et de l'à-propos, comment, au bout d'une si longue parenthèse, demander à la grande chronique qui doit nous rester étrangère, les éléments de la petite que nous esquissons. Nos anecdotes arriveraient trop tard, et leur nouveauté même s'il en est de neuves dans le nombre, ne servirait plus guère qu'à faire douter de notre vérocité. Laissons donc là, une fois pour toutes, les plus graves comme les plus légers événements de cette quinzaine blanche ; une révolution, un pape mort, un prince évadé ; laissons les mariages, les procès, les statuettes, les croix d'honneur, les exécutions littéraires du comité du Théâtre-Français et les exécutions musicales de l'abbaye-aux-Bois. Quittons le passé et tâchons de dire ce qui se passe aujourd'hui, et, s'il est possible, ce qui aura lieu demain.

Le plus clair en ce moment, le plus sûr et le plus certain, c'est que Paris est la ville des adieux. De tous les côtés retentissent ces mots qui résument la situation : « Quand partez-vous ? » et « Bon voyage ! » On n'est plus rentier, négociant, médecin, artiste, homme de robe ou d'épée, on est voyageur. C'est un va et vient perpétuel. Chaque minute y est signalée par un départ ou une arrivée. La vapeur accomplit des merveilles de déplacement et de célérité, et c'est à qui en usera. A chaque instant, la banlieue recule de quelques kilomètres ; naguère elle s'est emparée de Rouen et d'Orléans, voici maintenant qu'elle s'est agrandie de Tours et de Lille, en attendant qu'elle s'assimile Bordeaux, Strasbourg, Lyon et Mar-

seille. Chacun prévoit le moment où l'étendue entière de la France pourra être franchie dans la même journée. Assurément, l'horodrome dans les airs ne saurait voyager plus vite.

Il est vrai que si nos Parisiens déménagent, c'est leur habitude à cette époque de l'année ; on dirait que Paris leur pèse et qu'ils en ont assez. Pour un certain monde d'ailleurs, voici venir le temps où un voyage quelconque est de rigueur, où l'absence devient une nécessité de bon ton. Il faut aller aux eaux ou dans ses terres, ou du moins faire semblant de s'y rendre. La tyrannie de l'usage l'exige ainsi. Nous reviendrons prochainement sur cet usage tyrannique, mais dont les effets sont plaisants, et qu'une plume spirituelle a mis au nombre des *ridicules d'été*.

Les Parisiens s'en vont, et les princes font comme eux. Vous savez qu'Ibrahim-Pacha est parti depuis quelque temps pour l'Angleterre. Lors de son arrivée à Londres, le vide commençant également à s'y faire, et le prince égyptien, isolé dans son hôtel de West-En 1, a dû trouver passablement cavalières les procédés de l'aristocratie anglaise à son égard. Son Altesse n'ayant été reçue que par les jockeys d'Ascot. Cependant après sa visite aux chevaux, Ibrahim a été présenté aux savants membres de la société des arts. Dans cette docte enceinte, la civilisation britannique lui réservait un spectacle inattendu, celui d'un ecclésiastique anglican couronné pour le perfectionnement des cuirs à raser. Devant ce grand exemple de progrès industriel, l'Orient n'a pu retenir une exclamation de surprise dont il a donné ainsi l'explication : « En Egypte les imams s'occupent d'instruire le peuple et non des moyens de le raser. »

Dimanche dernier, et au moment où la vapeur emportait des cargaisons de voyageurs parisiens vers le nord et vers le midi, de nouvelles courses de chevaux avaient lieu à Versailles. C'est toujours la même joute d'émulation entre la locomotive et le quadropède, mais le pauvre coursier a beau se donner une peine... de cheval, les *Wagram* et les *Drummer* sont aisément distancés par leur rivale. Du reste, ces dernières courses ont été peu suivies ; l'arène était sur la route de Lille, le sportman avait l'air soucieux et pensif, les jockeys imitaient son silence autour de lui ranges,

Et les coursiers, l'œil morne et la tête baissée, semblaient se conformer à sa triste pensée.

Sa pensée, c'était sans doute que la vapeur faisait faire dans le même moment vingt lieues à l'heure à deux mille personnes.

A propos de cette grande fête industrielle du Nord, nous en causerions volontiers avec vous, et non-seulement de la fête, mais aussi du festin et du bal qui l'ont couronnée, si la tâche n'était échue à l'un de nos collaborateurs. Un autre vous entretenait dernièrement de Rossini et de l'inauguration de sa statue qui a eu lieu à l'Opéra, et surtout du beau spectacle qui préludait à la cérémonie ; qu'on nous permette de réclamer à notre tour l'événement, car c'en est un, comme un fait parisien, et de consigner cette belle soirée dans nos annales. Jamais encore l'Opéra n'avait consacré gloire plus éclatante et plus pure, jamais plus belle musique n'y fut chantée par des exécutants plus habiles et n'avait été appréciée par un public plus distingué et plus compétent, en un mot, la représentation et l'ovation ont satisfait tout le monde, à l'exception de deux espèces d'hommes très-difficiles à satisfaire en effet : *l'ennuyeux* et *l'ennuyé*. Le premier trouve toujours de mauvais goût toute distinction décernée au génie de son vivant. « Attendez qu'il soit mort ! » Tel est le cri de l'ennuyeux : à l'entendre, c'est pendant la nuit qu'il conviendrait de chanter l'hymne au soleil. Le système de dénigrement pratiqué par *l'ennuyé*, quoique plus désintéressé en apparence, n'est pas moins impitoyable. L'ennuyé fait par dégoût ce que l'ennuyeux accomplit par passion. Les plus belles choses et les plus grands hommes ne sont pour lui que des accidents. C'est à l'ennuyé qu'appartient cette définition de l'Océan : « Un réservoir d'eau salée. » Toute grandeur à ses yeux n'est qu'un effet de mécanique. Il baillait l'autre soir au *Stabat* comme nous l'avons vu bailler devant la *Transfiguration*.

Si son regard s'arrête sur un arbre, il songe aussitôt aux chenilles qui le dévorent. Entre le monde et son rayon visuel s'étend un verre grossissant. Montrez-lui un tableau, il vous parlera des procédés de la couleur ; suivez-le au spectacle, il ne songe qu'au nez ingrat et aux mains rouges des comparses. Dans les enfants, il ne voit que des morveux, dans les hommes faits, autant de machines. Dans les yeux bleus et limpides d'une jeune fille, il vous signalera des taches et des raies sanglantes, et sur ce front pur, des rides manifestes ; comment donc notre ennuyé ne verrait-il pas des rides et des taches sur la musique de Rossini ? Un de ces ennuyés m'a déclaré qu'il n'admirait un peu la Vénus de Milo que pour les bras qu'elle n'a plus.

Soyons justes : ce gros défaut de l'esprit, la faculté de s'ennuyer, qui ressemble si fort à un vice causé par le délabrement du cœur, n'est point le défaut de nos Parisiens ; tout au contraire, et ils donneraient volontiers dans l'exercice opposé : l'engouement. A qui les amuse et leur plaît, ils ne savent guère marchandier l'admiration et les suffrages. C'est encore et parfois ce même peuple dont parle Montaigne : « Pour s'esbahir, il attend le bateleur et la grosse pièce. »

Dans notre bienheureuse ville, il est rare que le bateleur fasse défaut, mais parfois la grosse pièce est absente ; la locomotive est une diversion dont l'intérêt ne peut pas durer toujours. Quel est donc le prodige attendu ce été et promis aux distractions de nos citadins ? De l'éléphant blanc expédié de la Perse ou de l'hyène rouge qui leur arrive de Nubie, lequel aura le privilège de captiver leur attention et de conquérir la vogue ? Ce sera peut-être le négillon qu'amène M. de Lagrenée. Les journaux du midi vantent beaucoup le teint acajou et le costume ingénu de ce rejeton de la race papou, âgé de dix ans et qui parle quatre langues, lorsque la majorité de l'Académie des inscriptions n'en parle qu'une, et encore ! Les mêmes journaux ajoutent qu'il aurait une longue

chevelure, s'il n'était pas tondu ; fort heureusement sa force n'est pas dans ses cheveux. Un nègre, un éléphant blanc, une hyène rouge, ainsi donc les Parisiens ne sauraient manquer de phénomènes et même on leur en fera voir de toutes les couleurs. Cependant on nous a dit que M. de Lagrenée n'a ramené, des mers de la Chine, son négillon polyglotte qu'avec l'intention formelle d'en faire son groom. Singulier exemple de l'encouragement donné à la propagation des langues de l'Orient.

Les théâtres ont fait peu de bruit cette semaine. La chaleur les engourdit et les endort ; et puis les comédiens font comme les princes, comme les papes, comme tout le monde, ils s'en vont aussi... filer des sons et déclamer l'alexandrin dans des climats plus tempérés. *Fretillon* s'en est allé fretiller à Londres, notre Camille ou notre Hermione ne se livre plus aux fureurs tragiques que devant les cours du Nord. A défaut d'un parterre de Parisiens il faut à la fière Roxane un parterre de rois. Elle multiplie à l'étranger les tours de force ; c'est ainsi que samedi dernier elle a fait applaudir Racine en Hollande, en attendant qu'elle aille déclamer Corneille à Berlin, pour le roi de Prusse. Quant à nos chanteurs, c'est toujours vers le midi qu'ils se dirigent. Poulitier se rendant en Italie est passé récemment à Beaune, où ses anciens amis, les tonne-liers de la ville, ont fêté sa présence, le verre en main. L'habile ténor s'est vu également bien accueilli dans les autres cercles.

Par ces grandes ardeurs caniculaires le zèle du Gymnase ne s'est point refroidi, et il a paru sur la brèche dramatique armé de deux vaudevilles qui portent l'estampille Duchâte-lard et Durantin, noms peu connus au boulevard, et qui probablement déguisent des chevaliers combattant *incognito* et la visage baissée. Quoi qu'il en soit, l'armure de ces messieurs n'a pas semblé d'une très-fine trempe, et le public n'a prêté qu'un œil somnolent à leurs coups de lance.

Babolard vous représente le *faiseur de mélodrames* dans son ménage. La vocation de Babolard, c'est d'être jaloux de sa femme et de lui faire des scènes extrêmement dramatiques. Il est vrai que Babolard a un ami, M. Verdier, son ennemi intime, qui ne demanderait pas mieux que de lui faire jouer le rôle de Ménélas dans un intermède dont lui, Verdier, serait le Paris et madame Babolard la belle Hélène. Mais Hélène est vertueuse, et d'ailleurs Babolard est loin de soupçonner Verdier ; l'ob et de sa jalousie, c'est un inconnu qui s'introduit à la sourdine dans son domicile et qui dialogue longuement avec madame. L'imagination d'un dramaturge porte aisément les choses à l'extrême, et Babolard, découvrant sa moitié en tête à tête avec son inconnu dans la pièce voisine, s'avise de tirer sur le couple innocent un coup de pistolet par le trou de la serrure. Par profession autant que par goût, telle est sa manière de dénouer une situation. Le pistolet rate, on s'explique, Babolard marie sa nièce à l'inconnu qu'il voulait tuer. Ce dénouement, qu'il trouve très-imprévu, notre dramaturge se propose de l'utiliser dans son prochain mélodrame : il nous semble bien suffisant d'en avoir fait un vaudeville.

Quant au *Serpent sous l'herbe*, figurez-vous un jeune mousquetaire ou dragon, du temps de M. le maréchal de Saxe, qui se fait facile parmi une demi-douzaine de récluses à la façon de nonnes de *Vert-Vert*, moins les vœux de rigueur ; le petit traître était parti abbé, civilisé, pincé, musqué, rangé, et il revient tout ce qu'il y a de plus mousquetaire ; un saint jadis, un diable à présent, mais toujours aimable et toujours aimé. De nos six cousines, une seule est à marier, et voilà le prétendu, vrai nigaud de comédie, auquel le serpent coupe l'herbe sous le pied. Il y a encore un maréchal de France qui prête les mains à l'opération, et une tante abbesse qui donne sa bénédiction finale. Nous soupçonnons fort ce serpent *sous l'herbe* de cacher une allégorie qui nous échappe. Enfin parle d'une certaine espèce de boa qui vous fait bailler jusqu'à parfaite strangulation. C'est encore une allégorie à l'adresse de certains vaudevilles.

Ce même soir, le Gymnase nous ménageait deux surprises plus agréables, avec la rentrée de mesdemoiselles Rose Chéri et Désirée. Mademoiselle Rose Chéri est revenue de Londres munie d'une ample provision de couronnes et de guinées ; mademoiselle Désirée a reparu plus leste et plus svelte après une absence de quelques mois, qui équivalent à trois bons quarts d'année. Est-il vrai que pendant sa retraite la charmante ingénue aurait étudié avec succès l'emploi des jeunes mères ?

En présence des merveilles du Château-Rouge, le jardin Mabilie s'est piqué d'honneur : il annonce une brillante fête de nuit pour mercredi prochain. L'annonce de ce bal a produit quelque sensation dans le beau monde de la capitale. On cite des dames d'assez haut parage qui, au moment de s'éloigner de Paris, ont ajourné leur départ. On veut connaître ce petit jardin des Hespérides, dont l'entrée leur était interdite par le dragon... de la vertu. Les plus féroces d'ailleurs peuvent se rassurer : Mabilie et son délicieux jardin seront, pour cette soirée, sanctifiés et bénis par la bienfaisance. L'élevation du prix des billets, et surtout la manière dont la répartition en est faite, sont une nouvelle garantie de sécurité pour les consciences trop susceptibles. Il est vrai que les rats se fauillent partout. Reste à savoir ensuite si, en se privant de la fine fleur de ses habitudes ordinaires, Mabilie n'a pas perdu son attrait le plus piquant aux yeux mêmes des plus raffinées et des plus délicates. Il est inutile de dire que rien n'a été négligé pour la splendeur et l'éclat de la fête. Les fleurs seront prodiguées, le gaz fera merveille, l'orchestre, composé de soixante musiciens, s'est enrichi d'un supplément ingénieux : il s'agit d'un groupe de choristes qui chanteront des contredanses. La polka sera dansée au son des voix. Le programme a imposé aux hommes un uniforme, celui de l'habit, et il conseille aux dames la toilette des fêtes du château.

A propos de danses, le célèbre danseur de cordes, Forioso, vient de mourir. Dans un âge très-avancé, Forioso avait conservé l'équilibre de ses facultés. Jusqu'à la fin de sa vie, il a rempli ses fonctions d'adjoint au maire de sa commune. La société compte un municipal et un saltimbanque de moins.